

*Chaque jour embellit
l'éternité.*

2016-2019

Jean-François Rolland

A toi ma petite mère, 1927 - 2019.

L'écriture se tisse au déroulement de mes jours.

Humble témoin silencieux, elle en révèle les couleurs, les goûts, les parfums.

Cette écriture est jubilatoire, ne peut être que jubilatoire, reflet qu'elle est du conscient miracle de l'être-en-vie.

En espagnol ne dit-on pas « jubilado », jubilant, en lieu et place de « retraité ». Infiniment plus pertinent, et poétique ! Voilà exactement l'endroit où je me trouve.

Sans la contrainte d'un travail quotidien qui accaparait mon temps, avec la richesse d'expériences qu'il m'a également apportée, j'observe maintenant ma vie, j'observe le monde, les choses et les gens. Avec jubilation.

Un peu en retrait des pérégrinations humaines et du vacarme du temps, je m'invite au festin du présent.

Dans ces lignes peuvent s'inscrire toutes les nuances du réel et de l'imaginaire, toutes les nuances du beau et du laid.

Dans ces lignes dansantes, la vie et la mort ne font qu'un.

Prodigieuse expérience d'unité, d'éternité.

Ecrire. Dire. Mais en laissant une trace tangible.

**Esquisser un sourire, faire un signe de la main,
articuler un mot.**

Laisser une empreinte. Sur le papier.

**Que ce qui se dit ou se pense s'imprime dans
l'entrelac des lettres et des mots.**

**Que peu à peu se découvrent les nuances au fil de
la ligne noire intermittente.**

**Ce qui est écrit peut être relu, repensé, modifié,
travaillé, affiné, ajusté.**

**Trouver le mot juste, l'éclairage, le ton ou le
parfum.**

Laisser le message noir sur blanc,

Avec son poids de vérité et d'erreur indissociables.

**Déposer sur le papier les sédiments riches de notre
intelligence, de notre mémoire, de notre sensibilité.**

Les y laisser reposer.

A la disposition de ceux qui voudront bien les lire.

Dans un jour, dans un an ou dans dix ans.

Ecrire pour créer un pont au-dessus du temps.

Verba volant, scripta manent.

Les paroles s'envolent, les écrits restent.

Lieu commun ? Non, tout simplement un saisissant raccourci en quatre mots.

Les écrits demeurent, communicables au travers du temps.

L'écriture : certainement l'invention la plus importante de l'Humanité, et de très loin. La seule invention qui à ce jour met en échec le temps.

Ecrire comme on ouvre sa main, paume face au soleil, pour mieux sentir le vent invisible filer entre les doigts.

Ecrire pour décrypter l'intelligence du cœur.

S'attarder, musarder, prendre les chemins de traverse, approcher, caresser, s'étonner du moment qui passe.

Utiliser, mettre en alerte, aiguïser ce regard intérieur trop souvent refoulé, négligé.

Stopper le temps une bonne fois pour toute.

Ma vie, mon corps tout entier n'est qu'un complexe équilibre mouvant, sans cesse en mouvement sur ce chemin qui va de ma naissance à ma mort.

Figier, fixer cette vie, ne serait-ce qu'un instant, la saisir tout au moins comme un peu d'eau au creux de la main.

A force de pleins et de déliés, élaborer la structure cristalline qui captera, contiendra, fixera l'essence du moment.

Emprisonner le temps qui passe, la mémoire qui s'efface, l'oubli qui s'impose.

Retenir le bonheur.

Pouvoir y revenir, comme on revient à son meilleur ami.

Ecrire comme l'on fait passer d'une main dans l'autre un galet poli.

Le caresser puis le poser.

Le passé est là, vivant comme au premier jour, presque intact.

A l'instant où j'écris ces lignes, vous ne le savez pas.

Lorsque vous les lirez, je ne le saurai pas.

Par l'alchimie de l'écrit, mon présent pénétrera votre futur et votre présent intégrera mon passé.

Les mots écrits et lus tissent un fragile et subtil lien de moi à vous, par-delà le temps.

Peut-être aurais-je même cette incroyable impudence d'influencer votre devenir.

Je sais de vous l'essentiel : vous êtes de la même espèce humaine et avez hérité de la moitié de mes gènes, j'espère pour vous que cela soit la moins mauvaise.

Il m'échappe de vous l'essentiel : cette moitié qui ne me reconnaît pas et qui fait que vous êtes vous-mêmes, différents et uniques, depuis le premier instant.

« Comme le jour dépend de l'innocence, le monde entier dépend de tes yeux purs. »

Paul Eluard.

Je suis vivant à l'heure où j'écris cette phrase et deux de vous sont vivants à l'heure où vous la lisez.

Jean Baptiste, lui, n'aura lu que les premières pages. La vie a malheureusement bousculé l'ordre des choses, et nous a jetés cul par-dessus tête.

« D'autres heures suivront, jusqu'à celle où je ne pourrai plus écrire cette phrase et où vous ne pourrez plus la lire. Oui d'autres heures viendront nécessairement.

Ne nous en soucions pas. Pour l'instant, avec nos yeux éphémères, avec nos âmes passagères, saluons-nous, moi en écrivant, vous en me lisant.

Saluer cette vie qui, d'heure en heure, s'apprête à nous quitter, est marque de courtoisie. L'amitié de ce salut fait la terre douce au pas, légère au songe. »

C. Bobin.

J'écris quelque chose qui coule de l'âme aux doigts et s'inscrit devant mes yeux étonnés.

Mes mots sont d'abord remplis de silence. Immobiles aussi. Apaisés qu'ils sont d'avoir saisi cette vie immobile essentielle dans notre vie agissante, compagne un peu bruyante.

Tout sort de ce temps silencieux, de ces heures négligées et de cette vie blanche.

Tout en sort : la justesse, la beauté, l'amour.

Ce que je dis, ce qui compte, l'essentiel, l'essence qui se tapit au cœur des mots et des silences, c'est la beauté du jour vécu, la beauté du jour de vie, la beauté du jour-en-vie et son lien invisible, imprescriptible, indélébile, à l'éternité.

Le titre de ce tome sera donc :

« Chaque jour embellit l'éternité ».

Ce titre s'impose à moi, me dépasse, sans que je le comprenne vraiment et totalement à ce jour.

Ce titre sonne juste et suscite un « oui c'est cela » silencieux en moi. Alors je lui fais confiance. Pour me guider là où je ne devine pas encore. Sur les chemins inconnus de ma vie émerveillée.

Pour décrire, méditer, faire vivre, entretenir, souligner, célébrer ce lien vital et fécond qui existe entre le présent, le jour qui passe et le reflet d'éternité qu'il recèle.

Ce titre, apparu dans la spontanéité la plus immédiate, est le témoin, le surgissement de cette Réalité qui me dépasse mais m'entoure et m'enveloppe, dans le réel de mon espace-temps physique. Ne pas comprendre les choses ne signifie pas qu'elles n'existent pas, loin s'en faut. C'est la fameuse allégorie de la caverne de Platon. Notre vision, notre compréhension, basée essentiellement

sur l'observation par nos sens, les liens de causes à effets, une flèche du temps unidirectionnelle, ne représentent sans aucun doute qu'une infime portion de ce que la Réalité contient. Notre intuition, notre spiritualité sont d'autres moyens à notre disposition pour modestement appréhender, pénétrer cette Réalité submergeante, enveloppante.

Les physiciens théoriques ne disent-ils pas qu'en plus des trois dimensions d'espace et de la dimension temps qui nous sont familières, il se peut que cinq à onze autres dimensions supplémentaires soient « recroquevillées », tapies dans les quatre connues. Voyez le nombre de lois physiques, chimiques, biologiques, les communications engendrées par quatre dimensions ! Essayez d'imaginer, juste un instant, le nombre de ces propriétés et communications générées par cinq à onze dimensions supplémentaires ! Voilà ce qui nous échappe totalement. Je pense que notre intuition et notre attention à l'instant peuvent nous guider vers cette autre Réalité, riche au-delà même de ce que nous pouvons imaginer.

Pour ce volume j'ai conservé ce titre qui, je m'en rends clairement compte seulement maintenant, est le fil conducteur, le support silencieux, la raison vitale de cette écriture.

6 novembre 2011, vol Paris Philadelphie.

Je regarde ma mère vieillir.

Je te regarde.

Les images coulent de mes yeux à ma mémoire en éveil pour y prendre leur place et s'y figer.

Je te regarde.

Je suis ému par la clarté de ces instants sans mots qui siègent au cœur de l'indicible humanité.

Je regarde ma mère vieillir.

Tu as quatre-vingt-cinq ans.

Et me le rappelle au détour d'une conversation sur la famille.

Je n'en étais plus très sûr.

Tu souris avec un peu de gravité, mais aucun sérieux, sur cet âge qui commence à te peser par les désagréments qu'il t'occasionne.

Ne pas prendre au sérieux ce qui pourrait rendre vraiment triste.

Le prendre à bras le corps, et continuer sa route.

La tête haute si possible. Digne. Sans se plaindre.

Juste trop riche de trop de jours.

Voilà ce que tu m'apprends.

Ce que tu continues à me dire par ton courage.

Un peu tassée, assise sur ta chaise. Assise de guingois, parce que tu as maintenant du mal à t'asseoir jusqu'au fond de ta chaise.

Ton rire est la plus belle leçon que je n'aurais jamais apprise.

Une mère n'a pas d'âge, n'est-ce pas ?

Une mère reste toujours la maman, la maman d'un enfant resté enfant, n'est-ce pas ?

Entre la mère et l'enfant, le temps n'a aucune emprise. Le lien est intemporel, éternel, n'est-ce pas ?

Rien ne viendra changer, altérer ce lien indissoluble.

La mort elle-même ne pourra rien y changer : la mère et l'enfant sont liés, reliés, pour l'éternité. La matière dont nous sommes faits serait-elle un obstacle, une ombre, une illusion, juste une illusion dissimulant ce lien, indépendant de la matière ? C'est mon intuition persistante.

Un lien qui ne meurt jamais.

Voilà un exemple, une manifestation on ne peut plus simple de l'émergence de l'éternel dans le réel.

Pourquoi sommes-nous si aveugles ?

L'évidence crève les yeux et nous ne prenons même pas la peine d'y prêter attention.

Le sourire de ma maman dit l'éternité.

Comme ce concerto pour violon en ré de Tchaikovsky que j'écoute en écrivant ces lignes dans la grosse bulle volante.

20 juin 2017 16h, aéroport de Nairobi.

Il marche tel un funambule, à pas mesurés, posant chaque pied avec précaution, légèreté presque. Il marche tel un somnambule, non maître de sa direction. Il avance sans vraiment savoir où il va, du moins à ce que je crois. Il marche comme un enfant, un enfant rieur. Il n'a pas de bagage, juste quelques morceaux de bois blancs dans sa main, le long de son corps. Il porte un costume sombre, une chemise blanche élégante.

Il est jeune. Du haut de ses vingt-cinq ans peut-être, il sourit d'un sourire intérieur qui lui envahit tout le visage du front au menton. Je ne vois que son sourire, comme un soleil sur une terre fertile. Un sourire qui n'a rien d'ostentatoire ou de circonstance. Un sourire comme une source fraîche jaillissante. Un sourire venu du fond de lui-même, c'est tellement évident, ça crève les yeux, de cette partie intime et cachée qui s'appelle l'âme. Un sourire de l'âme, c'est bien cela.

Tout mon être en est saisi.

Au milieu de ce sourire, deux yeux fermés. L'homme avance prudemment les yeux fermés. Comment est-ce possible ? Au milieu de la foule agitée et bruyante, chargée d'enfants et de bagages, d'arrachements, d'abandons de déracinements et d'inquiétudes. L'homme avance paisiblement, silencieusement, bouche entrouverte, les yeux fermés. Je ne saurai dire s'il marche vraiment. Il me semble qu'il

glisse d'un pas à l'autre, dans un mouvement souple et précautionneux.

Tout le différencie de la foule qui l'entoure.

Son visage est une paisible étoile lumineuse au milieu d'une mer de visages tendus, affairés, pressés, inquiets.

Je m'arrête pour ne plus regarder que lui. Toute mon attention est vers lui. Subjugué, je suis subjugué.

Brutalement je me sens également pétri d'effroi.

A ce moment seulement, après plusieurs minutes d'observation, je remarque qu'il a posé sa main droite sur le bras d'une jeune femme qui le guide dans le dédale de l'aéroport.

Cet homme est aveugle. Non pas malvoyant, comme notre société du politiquement correct voudrait nous le faire dire pour masquer la réalité, la blessure ineffaçable de l'infirmité et du handicap. Aveugle. A privatif. Sans vision. Un grand trou noir immobile, là où pour moi se meuvent couleurs et formes, paysages de mer Egée et abeilles, jasmin blanc étoilé chaud et marbre rouge froid veiné de brun.

Je comprends maintenant mon effroi : cet homme qui me fascine tant aurait pu être moi-même... L'aveugle que j'aurais pu devenir adolescent si un dénommé Bercovici, corse de naissance et ophtalmologiste de profession, ne m'avait diagnostiqué et soigné à temps une coriorétinite toxoplasmique s'attaquant aux nerfs optiques. Bénit soit-il ce Dr Bercovici !

Le présent me défie et porte à ma vue ce que mon histoire aurait pu être, mais n'a pas été. L'histoire, le passé sont figés dit-on. Le passé serait une nécessité accomplie et immuable. Pas si sûr...Les minutes qui viennent de s'écouler m'ont rejeté dans ce passé. Mon histoire allait-elle se refaire et le temps s'inverser ? Ou comme Schrödinger le démontre par son principe d'incertitude, à un moment donné le chat dans la boîte peut être à la fois vivant et mort, juste une question de probabilité. C'est l'observateur qui brise la probabilité en observant ce chat. Dérangeant, très inconfortable et contre-intuitif pour notre bon sens, mais réalité physique subatomique que nous ne voyons plus dans le « flou macroscopique ».

L'espace de quelques minutes j'ai vécu ces deux états, aveugle et voyant, revécu mon histoire sans pouvoir la contrôler. Fascinante expérience. Insondable mystère du temps et du devenir.

Devant nous le futur n'est qu'incertitude hasardeuse et béante. Et pourtant source de notre liberté également.

Une chose est certaine : si j'étais devenu aveugle j'aurais aimé avoir le sourire de cet homme. Ou plus simple encore : j'aimerais avoir le sourire de cet homme.

Il me plaît que le principe d'incertitude se conclue sur ce souhait simple et profond qui correspond aux deux probabilités à la fois !

15 juillet 2017, Grasse.

Maman, tu as quatre-vingt-dix ans.

Née le 15 juillet 1927. Quatre-vingt-dix années de vie. Une vie souvent difficile. Ainée d'une famille nombreuse de sept enfants, dont un décédé peu après sa naissance. Un père décédé vers 45 ans des suites de la Grande Guerre (quelle imbécillité cette dénomination que je reproduis, avec 19 millions de morts, presque autant de civils que de militaires, plutôt dire la Grande Boucherie Inutile... la Folie des Hommes ... et pas ce néologisme lénifiant et pseudo patriotique). Encore un de ces mythes collectifs soigneusement entretenus avec pour justification le respect de la mémoire des tués. Paix à leurs âmes innocentes et manipulées. Une mère laissée donc seule avec six enfants et de maigres revenus. Une guerre traversée. Maman, toi ainée de la fratrie, tu mendies dans les fermes voisines de la nourriture pour sa famille. La libération de la Normandie en 1944, habitant à moins de cent kilomètres des plages du débarquement. Tu m'as raconté plusieurs fois ton aller et retour à bicyclette à St Lô le 9 ou 10 juin pour passer le concours de l'Ecole Normale, environ 50 kilomètres de distance de Donville les bains. Les avions allemands mitraillant en rase motte les routes, l'obligation de se jeter dans les fossés en catastrophe, passagers et bicyclettes au moindre bruit de moteur d'avion.

Je n'ai aucune idée vraiment de la rudesse que ta vie a pu recéler. Juste quelques bribes, histoires,

anecdotes. Il est assez effrayant de voir comment quatre-vingt-dix années peuvent s'effacer l'espace d'un souffle.

Peut-être devrais-je te demander de me confier tes souvenirs de façon plus détaillée lors d'une de mes prochaines visites.

Une famille crée et élevée aussi. Un premier appartement rue Française, à Paris dans le quartier des Halles, ou plutôt devrais-je préciser une chambre de bonne au sixième étage sans ascenseur, toilettes sur le palier. Trois enfants qui ont fait leur sillon de vie et se sont intégrés dans la société, y ont joué un rôle actif à leur modeste mesure, ont créé à leur tour des familles, ont éprouvés joies, peines, tourments.

Le cycle de la vie, la boucle de la vie sans cesse renouvelée, ici ailleurs, pour moi et pour ceux qui me sont proches, pour la myriade de vies éloignées et inconnues également auxquelles je suis relié sans vraiment le comprendre. L'espace d'une fulgurance ou d'un silence méditatif je perçois ce lien, qui pourtant ne tarde pas à s'évanouir.

Maman tu as toujours été un modèle de courage, de bonne humeur, de gentillesse et de dévouement à ta famille.

Quatre-vingt-dix ans de vie passés en juste un peu plus de temps qu'un éclair.

Le temps ne cesse de s'enfuir à pas de géant. Et nous laisse pantois.

Quatre-vingt-dix ans de vie-vivante. La presque fin d'une boucle de vie.

**La banale et terrifiante, inévitable fin d'un être,
d'un souffle, d'une vie.**

*A partir de maintenant mon
temps s'enroule autour du tien.*

1^{er} août 2017, Milos, Cyclades.

Je vais m'éloigner de toi, ma petite mère, pour deux semaines de vacances sur l'île de Milos, dans les Cyclades grecques, que nous aimons tant. Je voudrais tant que tu aies pu voir cette splendeur avec tes propres yeux.

Trois jours. Voilà trois jours et trois nuits que la bête souffle, éructe, se rue vers l'horizon bleu acier sans faiblir. Trois jours et trois nuits de coups de boutoirs dans les oliviers affolés, de gifles en moulin à vent de toute la longueur de bras puissants, de claques ventrues de chaleur et de lumière incandescente, d'ébullitions, bouillonnements, sifflements, grondements de toute végétation ébouriffée.

Vent de perdition qui arrache et éteint les mots aux lèvres puis les emporte dans d'autres mondes.

Le Meltem, vent né des plaines d'Ukraine, accouché par l'Egée, s'est réveillé pour ne plus s'endormir, semble-t-il. La bête rugit maintenant à bouche d'ogre. Plus un seul interstice de silence. Les rafales rageuses emplissent tout le paysage, nos corps et nos âmes, d'un vacarme en longues vagues rauques ou sifflantes, jusqu'à les remplir à plein bord et les faire déborder.

Nul ne peut y échapper. Ni les cigales qui se sont tue devant la brutalité du maître des lieux, ni les folles avoines sèches plaquées au sol en hoquets et saccades, ni l'eucalyptus fumant d'une ombre bleutée, ni les hommes

terrés dans leurs maisons cubiques blanches, ni le ciel étripaillé de son bleu et limé à blanc par la bête rugueuse.

Lumière et vent déferlent sur nos âmes éblouies.

Ce jour de vie-vivante est unique et infiniment précieux.

3 août 2017, 6 heures, Milos, Cyclades.

L'île se réveille dans un blanc laiteux qui monte de l'Est.

Blanc et silence tiède se marient dans l'aube tremblante.

Le coq n'a pas encore poussé son chant aigu.

Les gris de la nuit s'agrippent aux pentes rugueuses des volcans endormis.

Maisons et églises blanches émergent de l'ombre comme des champignons attirés par la lumière.

Dans le grand soulèvement de l'aube, le ciel est plat et lourd, presque cimenté, encore sombre comme un puit à l'ouest.

Le poids des collines brunes enserre la baie d'une griffe puissante qui pèse jusque sur mes épaules.

Le minéral s'impose comme une vérité incontournable qui m'inclut.

L'Egée, soyeuse et immobile, se teinte d'un bleu céruléen profond.

Peu à peu, minute après minute, l'île bascule lentement dans la lumière jaune qui jaillit sous l'horizon d'Est.

La nuit semée d'étoiles en buissons s'éteint.

Au Nord, le Meltem assoupi reprend sa course infatigable.

Un autre jour d'avalanche lumineuse s'annonce.

Le mince filet de temps qui me porte gonfle à la mesure de l'éternité.

20 août 2017, Grasse.

Dimanche matin, calme et lumineux.

De mon bureau laqué noir face au pays grassois, je viens de faire ma demande de retraite au 1^{er} janvier 2018, par internet. Date butoir, épiée, attendue, mais non redoutée, comme c'est le cas pour certains de mes collègues ou cousins...J'avoue que j'ai bien du mal à comprendre leur angoisse, moi bientôt dilettante ad libitum.

Cela m'a pris moins de vingt minutes ! Vingt minutes qui concluent quarante-deux ans de travail intense. Etonnant, amusant, presque risible. Oui risible.

Samedi 9 septembre 2017, 18 heures, Grasse.

Après quatre mois de temps d'été chaud aveuglant et moite, sans ondée ni même orage, première demi-journée de pluie. Le noir est venu de l'Estérel assoiffé à l'ouest, précédé de son rideau gris.

Une pluie brutale aux gros doigts s'abat sur le jardin qui se met soudain à chanter. La terre dure et sèche claque sous les gouttes trop grosses, puis boit à plein gosier l'eau providentielle tombée du ciel en arbalètes. Quelques rigoles brunes se forment aux lèvres de la terre ivrogne qui jubile. Les palmes du Phoenix assommées de lumière et de chaleur se redressent vers le ciel. Déluge bienfaisant et salutaire.

Les enfants et leurs rires ont été chassés du parc redevenu silencieux.

Une brume chaude monte du sol. La terre reprend son souffle à grands lapements de langue. J'entends son souffle puissant et lent qui pénètre toute chose. Trempé en un clin d'œil, je m'immobilise prêt à me fondre à cette bacchanale verte et joyeuse. Bonheur simple et vital. Présence totale à l'instant. Silence intérieur, déluge au dehors, apaisement.

Dans ce moment de paix et de sérénité, mes morts de sont pas très loin. Mon fils, mon père, mes grands-mères. Ils me tissent. Leurs respirations sont encore en moi, silencieusement, obstinément présentes en ce point de ma poitrine qui ne m'appartient plus.